



Un peuple en errance: les clans albanais dans l'empire colonial vénitien et en Italie (XIV-XV siècle)

Bernard Doumerc

► To cite this version:

Bernard Doumerc. Un peuple en errance: les clans albanais dans l'empire colonial vénitien et en Italie (XIV-XV siècle). Un peuple en errance, les Albanais au moyen-âge, Jun 2009, Nice, France. pp.147-159. hal-00567383

HAL Id: hal-00567383

<https://hal.science/hal-00567383>

Submitted on 21 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un peuple en errance : les clans albanais dans l'empire colonial vénitien (XIV^e-XV^e siècles).

Bernard Doumerc

La position de la république de Venise dans la zone adriatique relevait d'un intérêt vital pour l'expansion commerciale et territoriale d'un État tourné vers une expansion atypique¹. La réalité du *stato da mar*, l'entité constitutive de l'empire colonial en Méditerranée, passait dès la fin du quatorzième siècle par une stabilisation de l'installation en Albanie. De plus, des circonstances particulières faisaient des clans albanais le type d'un peuplement nomade dans la péninsule balkanique à la fin du Moyen Âge. Pour les puissances de l'époque, les Balkans traduisaient avec emphase les élans d'une politique impérialiste qui a bouleversé le sort de l'Europe². Il est d'innombrables façons d'aborder le concept des migrations, nous allons retenir quelques aspects méconnus.

Dans un article, Alain Ducellier a approché de façon décisive une analyse de ce renversement de tendance : quand partout en Europe la sédentarisation se généralisait grâce au renforcement du tissu urbain, un phénomène inverse est constaté dans cette zone de la rive orientale de l'Adriatique³. L'instabilité et l'insécurité ne favorisaient pas le développement des villes et n'incitaient pas à la création de nouvelles agglomérations. Il suffit de citer les rares noyaux urbains d'importance, Shkodër (Scutari), et sa proche voisine Drivasto (Drisht), Durrës (Durazzo) Vlorë (Vlora), Kruja (Croia), Butrint, Ulqin (Dulcigno), la ville fortifiée de Gjirokastrë (Argyrocastro) et celle de Berat. L'apparition de seigneurs terriens byzantins au douzième siècle poussait la paysannerie à fuir le système d'exploitation mis en œuvre par les archontes. Les Albanais, n'ayant pas créé de structures politiques solides avant le quinzième siècle, restèrent organisés en tribus sous l'autorité de chefs de clans nomades dans un vaste territoire montagneux.

La diversité était un facteur de division dans une région trop fragmentée politiquement : au nord les Ghegs et au sud les Tosks, de culture et de langue différentes séparés par la rivière Shkumbi (Vrego) que suivait la *via Egnatia* en direction de Thessalonique et Constantinople. De plus, des frontières géographiques marquées par les rares vallées fluviales segmentent l'espace en zones hétérogènes⁴. Le tournant de 1204 marquait une étape décisive : la victoire des Latins catholiques contre les Byzantins orthodoxes influençait les choix politiques des seigneurs locaux fragilisés par l'ampleur de la défaite de leurs anciens maîtres.

À cette époque, le roi de Bosnie se convertit au catholicisme, la lutte entre Rome et Constantinople était alors engagée. La famille grecque des Doukas d'Épire voulant se détacher de Constantinople fit appel à des groupes d'Albanais pour assurer le repeuplement et la défense contre les Slaves et les Latins en particulier les Vénitiens qui s'engageaient dans la conquête. Ensuite la période angevine après 1270 favorisait une partie de l'aristocratie albanaise, fournie en titres prestigieux et en possessions foncières : les clans Muzachi, Blenishti, Arianiti se mettaient parfois au service de

¹ *Histoire de l'Adriatique*, dir. P. Cabanes, Paris, 2001.

² J.-P. Poussou, « De l'intérêt de l'étude historique des mouvements migratoires européens du milieu du moyen âge à la fin du XIX^e siècle », *Le migrazioni in Europa*, éd. S. Cavacciocchi, Istituto Internazionale di Storia economica F. Datini, XXV^e semaine d'études, (Prato, mai 1993), Florence, 1994, pp. 21-43.

³ A. Ducellier, « Les Albanais du XI^e au XIII^e siècle : nomades ou sédentaires », *Byzantinische Forschungen*, VII (1979), pp. 23-36. Id., « Structures politiques et mentales de longue durée dans les Balkans », *Historiens et Géographes*, 337 (1992), pp. 89-105. D. Kovačević-Kojić, « Les villes médiévales de Serbie et de Bosnie avant et après l'instauration du pouvoir ottoman », *La culture urbaine dans les Balkans (XV^e-XIX^e siècles)*, dir. I. Ninić, Belgrade-Paris, 1991, pp. 9-16.

⁴ F. Carter, *An Historical Geography of the Balkans*, Londres, 1997.

Charles I d'Anjou auto proclamé roi d'Albanie en 1272. Des faits historiquement avérés décrivent trois facteurs générateurs de vagues migratoires des Albanais pendant les derniers siècles du Moyen Âge.

La migration économique vers des cieux accueillants.

Parlons d'abord d'une émigration par voie de mer, plutôt individuelle ou de composante familiale réduite, bien caractérisée en direction de l'Italie, l'*Italia felix*, Venise en particulier, mais aussi vers les pôles économiques plus proches comme Raguse⁵. Les Vénitiens utilisèrent à leur profit les formes de cette exploitation de la misère⁶. La demande de main d'œuvre, par exemple après les épidémies de 1307 et 1320, fut telle que les autorités vénitiennes organisèrent la migration de cette errance économique. Des groupes entiers, originaires d'un même village et souvent apparentés au sein de familles élargies, se trouvèrent sur le marché du travail en manque de main d'œuvre, pendant la phase ascendante de l'accélération du commerce maritime. Le fort développement du système de la navigation de ligne totalement réorganisé autour des convois de galères est le meilleur exemple dès le début du quatorzième siècle⁷. Par exemple à Venise le choix politique de conserver la grande galère marchande, dévoreuse de main d'œuvre au détriment de la nef moins coûteuse, impliqua une gestion rigoureuse des ressources humaines. Le dynamisme atteignait un rythme très soutenu aussi dans les cités communales en plein développement économique et soumises à des périodes de combats intenses : la demande en esclaves ne cessait de croître.

Que dire après le passage de la peste Noire ! Plus tard, au mois de mai 1388, quand la pénurie fut enfin mieux maîtrisée, une réglementation des flux migratoires entraînait en vigueur avec des conditions draconiennes pour les migrants albanais. Le prix du transport, au départ de Durazzo vers Venise, s'élevait à six ducats, alors, en cas d'impossibilité de paiement, on signait un contrat de travail sans salaire d'une durée de quatre ans avec, au terme, la promesse d'un affranchissement⁸. Les employeurs regrettaient ces largesses dénonçant l'incompétence de ces migrants, bergers mal dégrossis, qui une fois à peine formés à quelques aptitudes se retrouvaient libres. La main d'œuvre manquait, le sénat accepta volontiers de renforcer le dispositif à l'avantage des entrepreneurs : le prix du transport passa à huit ducats et la durée du contrat de travail fut portée à dix ans⁹. En échange de ces avantages, les trafiquants s'engageaient à fournir les esclaves seulement à Venise. Quand la république s'installait durablement dans cette partie orientale de l'Adriatique, la condition des sujets de la république s'améliora et des emplois nombreux dans la marine marchande ou dans les forces armées suscitèrent un regain d'intérêt. Mais la concurrence était vive.

En effet, dès le début du quatorzième siècle, un mouvement migratoire important se déroula en direction de Raguse qui représentait une zone prospère et protégée par un dynamique marché du travail pour les nomades appauvris et apeurés des Balkans¹⁰. Les Ragusains, ayant réussi à secouer le joug vénitien après 1358, voulaient accroître leur

⁵ B. Krekic, *Unequal Rivals. Essays on Relations between Dubrovnik and Venice in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Zagreb, 2007.

⁶ B. Imhaus, *Le minoranze orientali a Venezia (1300-1500)*, Rome, 1995, p. 63

⁷ D. Stöckly, *Le système de l'incanto des galées du marché à Venise (fin XIIIe-milieu XVe siècle)*, Leyden, 1995, p. 123.

⁸ Venise, Archivio di stato, par la suite ASV, senato, misti, XL, fol. 121. B. Imhaus, *Le minoranze orientali...*, op. cit., p. 123. L. Nardin, *Migrazione e integrazione. Il caso degli Albanesi a Venezia (1479-1552)*, Padoue, 2008.

⁹ ASV, senato, misti, XL, fol. 123 et senato, misti, XLV, fol. 322., 22 mai 1391.

¹⁰ A. Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au moyen âge. Durazzo et Valona du XI^e au XV^e siècle*, Thessalonique, 1991 p. 544.

production artisanale, dans le textile et la métallurgie. De plus, la marine marchande se développait et réclamait une main d'œuvre disponible. Les ravages de la peste ayant exacerbé la chasse à l'homme dans les villes des deux côtés de l'Adriatique pendant ce siècle de l'homme rare, tous les fuyards désemparés et les familles obérées devinrent des proies faciles et convoitées. Des Ragusains n'hésitaient pas à capturer des réfugiés qui alimentaient le marché des esclaves florissant dans les villes en pleine restructuration communale : le maître de la Zeta, Georges II Strazimir Balsha, protesta auprès du sénat ragusain pour exiger la libération de ces pauvres diables. La démarche aboutit puisque une loi interdit de vendre des Albanais dans la ville et son district¹¹. La ressource humaine du réservoir balkanique restait au quinzième siècle un atout essentiel¹².

Pour Venise c'était le cas comme pour de nombreuses autres villes italiennes. Un exemple illustre le propos : en 1391 le sénat vénitien réclamait aux Malatesta de Pesaro, le paiement d'une indemnité de 250 ducats à un transporteur qui avait été dépouillé de sa cargaison « de têtes albanaises¹³ » ! Quand l'Albanie maritime devint partie intégrante de l'empire colonial vénitien au début du quatorzième siècle, le sénat ne pouvait plus tolérer le dépeuplement du *stato da mar* et organisait les flux de la migration économique. Ces déplacements volontaires ou non furent rapidement mis au service de causes bien plus ambitieuses.

La migration collective, force d'intervention politique.

La collaboration des clans albanais, rivaux entre eux, il ne faut cesser de le dire, devint alors un enjeu politique dans les moyens d'intervention directe au profit de l'une ou l'autre puissance étrangère. Les déplacements de groupes familiaux importants vers l'Épire et le Péloponnèse conditionnaient les réactions amicales ou hostiles des autochtones. Le témoignage de Guillaume Adam est instructif : « parce que lesdits peuples, tant latin qu'albanais sont opprimés par le joug insupportable des Slaves qui leur est odieux et abominable parce que leurs peuples sont chargés d'impôts et se retrouvent abattus et méprisés, leurs évêques enchaînés, leurs nobles dépossédés [...] tous ensemble et individuellement croiraient rendre leurs mains sacrées s'ils les plongeaient dans le sang des Slaves ». L'arrivée des Ottomans dès la fin du quatorzième siècle accélérerait les mouvements migratoires de grande ampleur dans la région. En 1359 les Albanais devinrent les véritables maîtres de l'Épire quand le despote local laissa la vie pendant la bataille de l'Achelôos.

À plusieurs reprises dans les années 1380, les princes de Ioannina firent appel aux Turcs encore mal organisés pour éloigner le danger imminent d'une invasion albanaise. En effet, les clans albanais cherchaient à s'implanter durablement vers le sud pour fuir la domination serbe : Gjin Boua Spata prenait Arta et Angelokastro, le clan de Zenebish prenait Argirokastro, les Malakasai occupaient la zone de Vagénéti¹⁴. L'objectif ultime restait la prise de la ville forte de Ioannina et pour sauver l'essentiel, le despote Thomas Preljubović fit allégeance à Manuel II Paléologue maître de Thessalonique. Le clan des Liosha et celui des Musachi continuaient leurs attaques dans une fureur extrême au moins jusqu'à la date de l'assassinat de Thomas Preljubović en 1384.

¹¹ Acta Albaniae, II, n° 426, pp. 102-103, le 26 août 1388.

¹² B. Doumerc, « L'immigration dalmate à Venise à la fin du moyen âge », *Le migrazioni in Europa...*, op. cit., pp. 324-335.

¹³ A. Ducellier, « Les Albanais à Venise aux XIV^e et XV^e siècles », *École française de Rome, Travaux et Mémoires*, 2 (1967), pp. 402-423. B. Doumerc, « De Scodrensi obsidione et expugnacione : la fin de l'Albanie vénitienne », *Byzance et ses périphéries, Hommage à A. Ducellier*, éd. B. Doumerc et Ch. Picard, Toulouse, 2004, pp. 219-236.

¹⁴ P. Petta, *Despoti d'Epiro e principi di Macedonia*, Lecce, 2000, p. 8.

Profitant de cette anarchie, les Vénitiens peu à peu s'implantaient dans cette zone grâce à une diplomatie ingénieuse à contourner les difficultés par des promesses fallacieuses. Après le départ des Angevins, certains clans renforcés par les donations et les rétributions offertes par les souverains étrangers, parlons des Balsich de la Zeta et des Thopia de Durazzo voulaient se renforcer au moment où Venise abandonnait la Dalmatie¹⁵. Très vite les hommes de guerre ardents à poursuivre la fortune comprirent que l'éclatement politique leur offrait des opportunités favorables. En 1385, les Thopia, menacés d'anéantissement par les Balsich, appelèrent le sultan Murad au secours et tant de désordres contribuaient à relancer les mouvements migratoires en direction de Venise¹⁶. Pour leur part les Dukagjin restaient les maîtres de la région située entre Lësh (Alessio) et Scutari. Très tôt la famille noua des liens étroits avec les Vénitiens. En 1403 ces derniers occupaient la ville en échange du paiement d'une rente aux maîtres des lieux. Reste à évoquer les Balsha : après le démembrement du royaume de Dušan, mort en 1355, ils souhaitaient réunifier les principautés devenues rivales sous leur autorité. La mort de Balsha I^{er}, entraîna un nouveau cataclysme : ses fils rompirent avec l'orthodoxie et rejoignirent le parti catholique. Ils occupèrent la Zeta et Scutari mais l'attaque d'une puissante armée turque en 1385 anéantit leurs espoirs. Au sud il faut citer les Musachi, les Busichi et les Spata qui continuaient à jouer leur carte politique profitant de la force numérique de leur tribu.

L'Albanie devint alors un maillon essentiel du *Stato da mar*, élément renforcé après la paix de Turin en 1381. En 1392 Durazzo, ensuite Scutari (1396), Drivasto (1397) enfin Antivari et Dulcigno (1403) entraient dans le *Dominio*. La méconnue *Chronique de Ioannina* rapporte les épisodes chaotiques de la lutte entre les mercenaires turcs, les princes grecs et serbes puis les Albanais : en 1382 une troupe armée écrasait le clan des Zoulanaï ce qui entraîna une soumission très temporaire des Malakasai et des Zenebish . Venise obtint le contrôle de la ville et favorisa à son tour l'installation de migrants albanais chargés de travailler la terre et de prendre les armes si nécessaire. Des stradiotes recevaient une tenure de terres pour alimenter un élevage de chevaux en guise de salaire selon un système pratiqué depuis des siècles. Après le rapt de quatorze mille captifs emportés par les Turcs en 1397, il devenait indispensable de fixer une population en état de se défendre !

Après la chute de Constantinople, les troupes ottomanes galvanisées, partirent à l'assaut du Péloponnèse et s'emparèrent de l'Épire grâce à la diplomatie des petits pas et des compromis avec les acteurs locaux. Désormais Vénitiens et Ottomans se trouvaient face à face. Les Albanais devaient choisir leur camp surtout pendant la première guerre d'envergure turco vénitienne entre 1463 et 1479. La richesse et la diversité des sources narratives à Venise abondent pour évaluer les répercussions de telles situations : la chronique de Zorzi Dolfín, encore inédite, et celle de Donado da Lezze sont, **à ce sujet, riches d'enseignements**¹⁸. La bonne compréhension de la situation locale fait du récit de Dolfín une pièce essentielle pour mener une analyse. Il insiste sur la qualité des places fortes et met en évidence le poids de la *fisi* albanaise, la famille élargie, dans toute

¹⁵ R. Cessi, *La repubblica di venezia e il problema adriatico*, Naples, 1953, p. 117 : *scilicet a Quarnero usque ad confines Duracii*.

¹⁶ A. Gegaj, *L'Albanie et l'invasion turque au XV^e siècle*, Louvain, 1937, p. 18. *Cronaca dei Tocco di Cefalonia*, éd. G. Schirò, *Corpus fontium historiae Byzantinae*, 10, Rome, 1975.

¹⁷ *Chronique de Ioannina*, éd. I Bekker, « Historia politica et patriarchica constantinopoleos », *Epirotica Chronica*, CHSB, Fragmentum, II, pp. 209-239. Citation dans B. Osswald, « L'expansion territoriale ottomane en Épire et dans les îles Ioniennes (XIV^e-XV^e siècle) », *Epirotica Chronica*, 40 (2006), pp. 341-364. N. Zečević, « The Italian Kin of the Tocco Despot : Some Notes about the Relatives of Carlo I Tocco », *Byzantine Studies*, 39 (2001-2002), pp. 237-249.

¹⁸ Zorzi Dolfín, *cronaca*, Venise, Biblioteca Marciana, cl. VII codex 794 (8503), fol. 155-350 et Donado da Lezze, *Historia Turchesca*, éd. I. Ursu, *Historia Turchesca (1300-1514)*, Bucarest, 1909.

négociation. Ces réseaux liés dans un commun « arbre du sang », le lisi i gjakut, faisaient corps en cas de besoin.

Le chroniqueur établit aussi le lien entre la rivalité endémique parmi les clans, la mobilité récurrente des tribus et la patiente progression des Ottomans à l'affût du moindre incident. Le plus étonnant c'est le silence qui entoure la montée en puissance d'un représentant d'un autre clan : Georges Kastrioti (1405-1468) le célèbre chef albanais mieux connu sous le nom de Skanderbeg, décrit comme le renégat de la foi musulmane, « le seul n'ayant pas cédé à la puissance de Murat¹⁹ ». Ce chef de clan représentait un véritable danger pour les ambitions vénitiennes car il conclut en 1454 la ligue d'Alessio qui regroupait plusieurs tribus albanaises remuantes et belliqueuses, désirant s'émanciper de toute intervention étrangère. Accompagnées par leur chef, elles causèrent de graves dommages aux troupes ottomanes avec l'aide financière de la papauté et du roi de Naples entre 1463 et 1468, date de la mort de Skanderbeg.

Après l'échec de Skanderbeg, des clans albanais furent installés par les Vénitiens en Épire et en Morée, autour d'Argos reprise aux Turcs et à Nauplie qui devint le centre régional de casernement des groupes de migrants albanais voués à la défense de ces territoires²⁰. À Patras, l'archevêque Stefano Zaccaria accepta pendant cinq ans de favoriser l'installation des Albanais fidèles défenseurs du Christ et de Venise²¹. La menace ottomane contre le Péloponnèse se précisa quand près de vingt cinq mille Turcs passaient l'Hexamillion pour « ravager le pays en faisant des chevauchées²² ». Les stradiotes albanais, guerriers valeureux, excellaient à pratiquer le combat à cheval, regroupés en clans familiaux sous la direction des chefs traditionnels et réclamaient des contrats de *condotta*, en proposant leurs services à tous les protagonistes. Une haine acharnée contre les Grecs orthodoxes anciens maîtres des lieux se manifestait parfois. Désormais il faudrait prendre en compte avec plus de pertinence le jeu subtil entre les trois protagonistes, d'abord les catholiques albanais soutenus par le pape et encouragés au combat par les franciscains, ensuite les Grecs chassés de leurs terres et farouches défenseurs de l'orthodoxie et enfin les musulmans. Les témoins sont formels : en 1500 dans la ville de Coron assiégée, « les Grecs appellent les Turcs de leurs vœux mais les Albanais appellent le Christ et disent se battre jusqu'à la mort²³ ».

La papauté cherchait par tous les moyens à intégrer cette région au sein de l'Église catholique romaine, faisant de Skanderbeg « un athlète du Christ²⁴ ». Un nouveau front de la croisade fut ouvert avec toutes ses conséquences sur les mouvements incontrôlés de population. Il était urgent de repeupler toutes ces zones autant pour alimenter ceux qui restaient sur place afin d'éviter la désertion des villages menacés que pour assurer la défense des possessions coloniales²⁵. De cette façon, le nomadisme pastoral d'ancienne tradition et de grande ampleur fut utilisé par le gouvernement vénitien pour pallier l'exode massif des fuyitifs.

L'armée coloniale dans l'empire vénitien et les chemins de l'exil.

¹⁹ Zorzi Dolfin, *cronaca*, op. cit., fol. 204, 205-207. Mieux connu sous le nom de Georges Castriote.

²⁰ J. Ferluga, « Partis et courants politiques dans les cours balkaniques vers le milieu du XV^e siècle », *Byzantinische Forschungen*, 9 (1987), pp. 315-346.

²¹ Ibidem, fol. 193.

²² Ibidem, fol. 210 en 1420.

²³ Girolamo Priuli, *Diario veneto, I diarii*, éd. A. Segre, R. Cessi, *Rerum Italicarum Scriptores*², T. XXIV, partie III, deux volumes, t. II, p. 48.

²⁴ S. Mansaku, « L'orientation culturelle et religieuse des Albanais au moyen âge et les débuts de l'écriture de langue albanaise », *Acta Studia Albanica* 1 (2006), pp. 11-24.

²⁵ B. Doumerc, « Venise et la protection de son domaine colonial dans les Balkans : une croisade tardive ? (1463-1503) », *Études Balkaniques* (Sofia), 3 (2007), pp. 115-132.

Évoquons maintenant, pour terminer ce panorama, une des originalités concernant la bravoure héroïque des Albanais reconnue par tous les ennemis admiratifs de leur courage, ces fameux *soldati vaganti*. Trois grands épisodes marquent les prémices de la migration massive des gens de guerre.

La première se déroulait pendant la guerre de Chioggia (1379-1381) pour repousser une attaque génoise et hongroise, les flottes de secours embarquent de nombreux soldats dans les ports dalmates et albanais. À Raguse, au début du quinzième siècle, le chef de clan albanais Nikita Thopia offrait les services d'une troupe armée pour défendre la ville contre une attaque conduite par les Bosniaques. Le contrat est simple et sert de modèle pendant très longtemps par la suite : les Albanais pratiquent la *razzia* et la dévastation des terres occupées par l'ennemi en échange du droit d'emporter le bétail en guise de paiement²⁶. La seconde pendant les nombreuses guerres contre Milan quand la république de Venise partait à la conquête du *stato da terra ferma* dans l'Italie padane au début du quinzième siècle : par exemple en 1428, après avoir lancé les stradiotes albanais « qui décapitaient les cadavres sur ordre pour faire connaître jusqu'à Milan leur férocité », il fallut rapatrier près de 6000 stradiotes démobilisés vers l'Albanie²⁷. La troisième débutait quand le sultan Mehmed II en personne préparait l'attaque contre le Péloponnèse. Une longue guerre commençait alors après l'engagement massif des troupes vénitiennes en 1463 quand les embuscades et les escarmouches causaient des destructions considérables. Cette croisade pour la défense de la Morée mettait en évidence, une fois de plus, les qualités sans égales des combattants albanais : férocité, frugalité et endurance des pauvres. Le commandant Lorenzo Loredan encourageait toutes les formes extrêmes de ravages.

Pendant la deuxième phase de la campagne de Morée, après la signature du traité de paix en 1479 qui consacrait la perte de l'Albanie, la *stratia* albanaise composée des clans Busich, Ralli et Bua fit merveille en imposant une redoutable mobilité aux adversaires. Les Vénitiens voulaient renvoyer chez eux les condottieres italiens au service de la papauté, coûteux et inefficaces dans ce genre de guerre, car « ici les paysans sont plus efficaces que les Italiens²⁸ ». La mobilité des groupes de combattants albanais servit aussi les projets militaires de la république dans l'ensemble de la péninsule italienne depuis le Frioul jusqu'en Pouilles. Les remuants Albanais, insoumis et mécontents des clauses du traité de paix bien favorables aux Ottomans, réclamaient des compensations territoriales mais cela devenait impossible en Épire, dans le Péloponnèse ou en Albanie, territoires désormais gérés par les *sandjakbegs* ottomans mis à part quelques villes littorales administrées par les Vénitiens. Pour ne pas causer la colère des Albanais vaincus par les Turcs et obligés de déguerpir, les Vénitiens offrirent un nouveau champ d'action pendant les guerres contre leurs ennemis italiens, pontificaux et impériaux. Un témoignage décrit la situation sans ambiguïté : « dans toutes les villes des régions soumises par les Vénitiens, on trouve beaucoup d'Albanais à cheval lesquels ont pris le nom grec de stradiotes... ces gens sont par nature très rapaces, aptes à la chevauchée plus qu'à la bataille²⁹ ». L'art de la guerre était transformé et avant de signer un contrat

²⁶ Acta Albaniae, II, n° 471, 8 décembre 1403.

²⁷ ASV, senato, secreta, XI, fol. 21.

²⁸ Venise, Bibliothèque du musée Correr, Codex Cicogna, Ms. 2653. *Dispacci al senato e ad altri di sier Bartolomeo Minio*, éd. C. Sathas, *Documents relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge*, Paris, 1880-1890, t. VI, pp. 117-213.

²⁹ Coriolan Cippico, *Delle guerre dei Veneziani nell'Asia*, Venise, 1796, p. 181 et C. Ancona, « Milizie e condottieri », dans *Storia d'Italia*, t. 5, *Documenti*, Turin, 1973, pp. 643-665.

de *condotta*, un proviseur vénitien demandait si la guerre se ferait « à l'italienne ou à la stradiote³⁰ ».

Nous disposons des lettres envoyées au sénat par le proviseur Lorenzo Loredan chargé de défendre la Terre ferme dans les années 1477³¹. Un jour, il renvoya en Albanie un contingent venu de Croia, pour l'essentiel des combattants démobilisés, mais après avoir vérifié que parmi eux les voleurs et les meurtriers ne pouvaient échapper à la justice³². La terrible campagne militaire lancée par les Ottomans contre l'Albanie dans les années 1470 exigeait la mobilisation générale. Des noms de familles se trouvent alors en continu dans les archives, les Bua, Busich, Remessi, Spada, Rali et Bocholi, condottieres de père en fils au service de Venise, rémunérés par les soldes et le fruit du butin. Dans la ville d'Ancône, submergée par les réfugiés, les Albanais ne pouvaient porter les armes, ils furent soumis à un recensement et au paiement d'une modeste capitation³³.

Pour récupérer ces troupes disponibles, le gouvernement vénitien organisa le déplacement de cette population devenue indispensable dans la gestion des conflits en Italie³⁴. Cela se fit avec difficulté car les Albanais refusaient cet exil, les documents témoignent de cette amertume poignante : les migrants préféraient repartir en Albanie que de se retrouver dans le Frioul ou en Istrie. Certains, arrivés à Venise, réclamaient des vivres voire quelques emplois avec agitation³⁵. Le témoignage de Marino Becich (Becichemo) est éloquent : il adresse une supplique au doge pour attirer son attention sur la mauvaise condition des réfugiés³⁶. Mais sur place rien n'était réglé, profitant de la mort de Mehmet II, les chefs albanais, Jean Kastriote, Lek et Nicolas Dukagjin et Jean Cernović le Monténégrin, repartirent dans leur pays pour continuer la lutte contre les Turcs au début des années 1480 et ils se lancèrent à l'assaut au grand mécontentement de la république³⁷. Pendant quelques mois la révolte embrasait l'Albanie mais la défaite obligea ces groupes à repartir en Italie où le roi Ferdinand de Naples les installa autour du Gargano et en Pouilles pour assurer la défense de la côte. Le pape Jules II nomma Costantino Arianiti, lieutenant général de Romagne et gouverneur de Fano, un centre d'immigration important pour les réfugiés. Dans la ville d'Ancône, les Dukagjin occupèrent des magistratures pour faciliter l'installation des migrants.

Quelques années plus tard, pendant la guerre de Ferrare qui opposait Venise à la papauté entre 1481 et 1484, Bartolomeo Minio, ancien recteur de Nauplie et fin connaisseur des mœurs albanaises, recruta des centaines de combattants à cheval qui firent merveille par la suite. C'était aussi un moyen de les éloigner de la frontière partagée avec les Turcs qui considéraient, d'après le contenu de la lettre d'un ambassadeur vénitien auprès du sultan, « que ces Albanais sont liés entre eux en parentèle et faction, inséparables comme le sont les cerises et que leur chef Pietro Busich cause de grands dommages préjudiciables à la paix entre nous.³⁸ » Ils étaient aussi nombreux dans la lagune : un arrivage de mille soldats est enregistré au Lido en 1497,

³⁰ Domenico Malipiero, *Annali veneti dall'anno 1457 al 1500*, Archivio Storico Italiano, V (1844), p. 507. P. Petta, *Stradioti. Soldati albanesi in Italia, sec. XV-XIX*, Lecce, 1996, p. 52.

³¹ ASV, senato, Provveditori da Terra e da Mar, b. 24

³² Ibidem, Loredan, fol. 26.

³³ *Dokumenta të Shekullit XV për Historië e Shqipërisë*, tome IV (1479-1506), Tirana, 1967, pp. 77-80.

³⁴ ASV, senato, terra, VIII, fol. 61 : « quando el stato nostro de terra ferma habia bisogno e necessita de condur zente d'arme ogniun assai ben l'intende ».

³⁵ ASV, senato, mar, XI, fol. 38-39 : « vari posti nello esercito e n'ell administratione ».

³⁶ L. Nadin, *Migrazione ...*, op. cit., p. 19.

³⁷ ASV, senato, mar, XI, fol. 48.

³⁸ Giovanni Dario, *Venti due dispacci da Constantinopoli al doge Giovanni Mocenigo*, éd. G. Calò, Venise, 1992, p. 110.

pour partir en Toscane, ou vers la Lombardie³⁹. Nous retrouvons aussi les combattants albanais à la reconquête des villes des Pouilles prises par les Turcs en 1480. Le stradiote recevait une prime de trois ducats pour la tête d'un archer à cheval et un ducat pour celle d'un fantassin : le *facies* permettait donc une identification des combattants balkaniques⁴⁰. Le recrutement dans zones orientales se poursuivait et on peut imaginer le déficit démographique de cette région après un siècle de guerre !

À la diaspora économique succédait un exode massif de réfugiés en direction de la lagune : veuves de guerre encombrées d'enfants, princes en exil, soldats désœuvrés et membres du clergé apeurés. Par exemple la visite de l'évêque Diotisalvi da Foligno dans le diocèse de Padoue en 1503 révèle que le clergé originaire de la zone albano dalmate représente 25% des religieux⁴¹.

Un autre épisode marquait les esprits : pendant la guerre de la Ligue de Cambrai (1500-1521), les *condotte* albanaises firent merveille à leur tour : en 1509 Federico Contarini, le proviseur aux stradiotes albanais et lieutenant de la patrie du Frioul, favorisait l'installation des soldats et de leurs familles sur la ligne de front sachant qu'ils se battraient avec ardeur, eux « qui n'estiment même pas leur vie, prêts à arracher la langue, à couper une main, à se saisir des yeux des vaincus, ou mieux de la tête pour obtenir la prime⁴² ». Ils étaient si nombreux que le gouvernement vénitien préféra les cantonner à Ravenne avant de leur trouver une affectation sur la ligne de front⁴³.

Pour conclure, il faut tirer quelques enseignements de l'errance des clans albanais. De tous les arrivages auxquels un destin vagabond vouait le peuple albanais vers la cité des doges, nous avons identifié les grandes caractéristiques. Ici une évidente remarque s'impose : partout ailleurs ces vagues migratoires parfois réglementées souvent improvisées auraient provoqué une dislocation de la société d'accueil. Le choc en retour de l'instabilité de l'empire colonial grignoté par les Turcs aurait pu causer l'écroulement de la puissance dominante. À Venise ce ne fut pas le cas grâce à l'action d'une politique attentive et pragmatique qui a réussi à transformer ce qui était considéré comme un handicap dans les puissances occidentales en un véritable atout maître dans la conservation de la puissance et de la gloire malgré un retournement de tendance difficile à négocier à la fin du Moyen Âge.

³⁹ Girolamo Priuli, *I diarii* ..., t. 1, p. 95 : « Les stradiotes arrivent en grande quantité à Venise sans y être conviés car ils savent qu'ils deviendront riches pendant toutes ces guerres en Italie ».

⁴⁰ Ibidem, t. 1, p. 51. Voir ASV, senato, mar, reg. 11, 12 et 15. A. Ducellier, B. Doumerc, B. Imhaus, J. de Miceli, *Les chemins de l'exil : bouleversements de l'Est européen et migrations vers l'Ouest à la fin du moyen âge*, Paris, 1992.

⁴¹ P. Gios, *Il graticolo romano nel Quattrocento. La visita di Diotisalvi da Foligno a nord-est di Padova*, Padoue, 1995, p. 45.

⁴² Marino Sanudo, *Commentarii della guerra di Ferrara tra li Vinitiani ed il duca Ercole d'Este nel 1482*, éd. P. Bettio, Venise, 1829, p. 30.

⁴³ B. Doumerc, « La coloniale au secours de la Sérénissime : la place des soldats étrangers dans l'histoire de Venise », *Mélanges d'Études et de Recherches en l'honneur de Georges Jehel*, Amiens, 2002, pp. 215-230.